

Blanca Li

la danse pour visa



Trances marocaines, danse classique, électro, flamenco, hip-hop...
la danseuse et chorégraphe espagnole mixe les genres depuis vingt ans.
La dernière création de Blanca Li fait un pas de plus vers l'étranger
en explorant notre relation aux robots.

Propos recueillis par Sabrina Kassa

muze : Comment vous définissez-vous ?

Blanca Li : Je me considère comme une citoyenne du monde parce que je voyage énormément. Je m'intègre très rapidement quand j'arrive quelque part et, souvent, je me dis : je pourrais vivre ici, je pourrais vivre ici aussi... Mais je ne peux pas vraiment oublier que je suis née à Grenade, que j'ai mes racines en Espagne. C'est le lieu de mon enfance et ma famille y vit encore. J'ai un lien très fort avec ce pays, je continue même à y travailler. Ceci dit, à chaque fois que j'ai vécu des choses fortes à un endroit, j'ai eu la sensation de lui appartenir.

muze : Vous êtes née en Espagne, puis vous avez vécu aux États-Unis...

B. L. : Je suis partie d'Espagne quand j'avais 17 ans. En fait, quand j'ai quitté l'équipe nationale de gymnastique rythmique et que j'ai découvert la danse, très rapidement, je me suis rendu compte des limites de la danse contemporaine en Espagne. C'est pour cela que je suis partie à New York, pour rejoindre l'équipe de la chorégraphe Martha Graham (1894-1991, cette Américaine est considérée comme l'une des danseuses et chorégraphes ayant le plus innové en danse moderne, NDLR). Et que j'ai eu ma première expérience de migrante ! New York est une ville incroyable où tout le monde est considéré comme new-yorkais à partir du moment où il vit là. Je me suis sentie très bien, très rapidement, comme chez moi. J'y suis restée cinq ans, j'ai rencontré toutes les cultures qui y vivent, j'ai découvert leurs langues, j'ai goûté à toutes les cuisines, c'était génial et j'ai toujours ça en moi. Moi qui venais d'Espagne, où il n'y avait à l'époque que des Espagnols...

muze : Vous souvenez-vous de passages de frontières, physiques ou autres ?

B. L. : En cinquante ans, j'ai beaucoup voyagé et j'éprouve à chaque fois que je vais dans un pays la sensation de passer la frontière. Ce n'est pas une chose qui se laisse facilement oublier. Il y a toujours un moment où l'on est arrêtée, où l'on nous demande qui l'on est et un millier d'autres choses. Je reviens par exemple de Buenos Aires, en Argentine. Aux frontières, on vous demande une photo et une signature en entrant et une autre en sortant, en plus de toute une série de questions pour bien montrer que l'on est sur leur territoire. C'est impossible de faire comme si rien ne se passait. La frontière est physique, on ne peut pas l'oublier. Et puis, il y a des frontières invisibles où se passent des choses magnifiques au niveau des odeurs, des sons, et de tous les repères liés au langage. Je pense à la fois où je suis allée en Chine, ou au Japon. Là, j'ai compris ce que pouvait vouloir dire d'être illettré, et de devoir fonctionner sans savoir où l'on est, où l'on va, ni même ce que l'on commande au restaurant... C'est très fort cette sensation de ne pas contrôler ce qui se passe. C'est très étrange, surtout pour moi qui parle plusieurs langues ; j'ai l'habitude de pouvoir communiquer presque partout dans le monde. C'est très bizarre et en même temps c'est intéressant parce que ça oblige à se recentrer sur soi et à vivre un déplacement comme les gens le vivaient autrefois. Ça peut être très excitant, mais ça me fait aussi beaucoup réfléchir à ce que vivent les gens qui n'ont pas accès à la culture et qui ne savent ni lire ni écrire... C'est un handicap terrible. Même dans notre pays, c'est très important d'être attentif à ce que tous les enfants apprennent à lire et écrire.

muze : Il y a donc une coupure entre les migrants cosmopolites, riches et cultivés et ceux qui sont entravés, notamment parce qu'ils viennent de pays pauvres...

B. L. : C'est sûr qu'un passeport européen est une chance, car il permet de bouger plus ou moins dans tous les pays. Nous avons une liberté incroyable même si c'est une liberté que l'on pourrait perdre très rapidement.

muze : À quoi pensez-vous exactement ?

B. L. : Rien n'est acquis, tout dépend des contextes politiques. Quelquefois, à des endroits où il n'y avait pas besoin de visa, il en faut un et inversement, à certains moments, les visas disparaissent. Je pense par exemple aux États-Unis. Pendant longtemps, il fallait tout un tas de papiers pour pouvoir y aller, maintenant pour nous c'est plus simple. En Europe, quand j'ai commencé à voyager, pour passer d'un pays à l'autre, c'était un problème, maintenant tout est simplifié. Mais le problème que je rencontre aujourd'hui, c'est quand je pars en tournée, car ma compagnie rassemble des gens de toutes les origines. L'année dernière, par exemple il y avait un garçon de nationalité camerounaise, en tournée avec nous. Eh bien, quand nous sommes allés en Chine, nous n'avons pas pu prendre l'avion ensemble, ni suivre le même parcours. À cause de son passeport, il a dû faire un voyage beaucoup plus compliqué. Même chose quand j'ai voyagé avec des musiciens marocains pour mon spectacle *Nana et Lila* (ce spectacle avec 8 danseuses et 5 musiciens a tourné en Europe et au Maghreb. Au total, 80 000 spectateurs l'ont vu, NDLR), nous avons eu des problèmes partout. Cela prenait systématiquement trois heures de plus pour passer les frontières... Et ils ont vécu un cauchemar pour obtenir les visas, même pour venir en France répéter avec nous. De notre côté, on devait passer des heures et des jours pour leur faire des papiers et eux des heures et des jours à patienter devant l'ambassade. C'est là que l'on voit que nous ne sommes pas tous semblables ! Et quand tu es dans un groupe, et que cela touche des gens avec qui tu partages ta vie, cette différence est très dure



© Laurent Philippe/divergence-images.com

La frontière est physique, on ne peut pas l'oublier. Et puis, il y a des frontières invisibles où se passent des choses magnifiques au niveau des odeurs, des sons

▲ Création du spectacle *Robot !* de la Compagnie Blanca Li au Festival Montpellier Danse en juillet 2013.



© Laurent Philippe/divergence-images.com

▶ Agenda



Robot !

Du 23 décembre 2013 au 5 janvier 2014

Au théâtre des Champs-Élysées, à Paris
Site : www.theatrechampselysees.fr

à vivre.

muze : Votre travail s'inspire-t-il de ces passages de frontière ?

B. L. : J'aime la danse parce que c'est un langage universel qui n'a pas besoin de traduction, qui amène partout et que l'on peut amener partout. C'est un moyen pour moi de raconter ce que j'ai envie et de véhiculer des cultures. Avec *Nana et Lila*, j'ai fait partager la culture du Maroc au monde entier, même chose pour le spectacle hip-hop, le flamenco, etc.

muze : La spécificité de vos spectacles de danse tient donc surtout au mélange des genres...

B. L. : Oui, même si la danse est un endroit avec beaucoup de frontières, où si tu fais de la danse contemporaine, tu ne peux pas faire de flamenco, si tu fais le flamenco, tu ne peux pas... Les gens sont très compartimentés. Avec cette idée que si l'on ne peut pas définir exactement ce que tu fais, c'est bizarre. Alors que, moi, j'ai toujours cassé les frontières de la danse.

muze : Votre dernier spectacle, *Robot !*, est aussi l'occasion de traverser une frontière...

B. L. : Ce travail surgit parce que je réalise que nous passons la moitié de notre vie avec les machines. Et que c'est comme ça que va fonctionner le nouveau monde. Pour préparer ce spectacle, je suis partie au Japon parce que je savais qu'ils étaient très centrés sur la robotique et les robots de compagnie pour venir en aide aux personnes âgées. Ils ont déjà trouvé des choses pas mal, comme des bras qui aident à porter, des jambes pour marcher... Là-bas, j'ai rencontré beaucoup de gens qui travaillent sur la robotique, des universitaires, des entreprises, etc., et un artiste très drôle qui utilise des robots, mais avec une vision artistique et très décalée. Mon spectacle parle ainsi de notre relation avec ce nouveau monde où les machines font désormais partie de notre vie. Les robots sont, du coup, nos partenaires sur scène et on cherche à comprendre si on peut partager des vraies relations et surtout des émotions avec eux ! ■